

Que nous, psychanalystes, décidions de nous assembler pour penser le temps dans la psychanalyse appelle de nombreuses réflexions et ne suscite pas moins de questions. Nous ne pouvons aborder le temps freudien, le temps de la psychanalyse, le temps de la séance, la psychanalyse à notre époque... sans tenir compte de la situation sociale, politique et économique que traverse le XXIème siècle et de ses répercussions sur la subjectivité moderne.

Le temps est un thème actuellement présent dans les tentatives de réglementation des pratiques psychanalytiques. C'est aussi un thème abordé dans les conventions que certaines mutuelles privées passent avec les psychologues cliniciens: temps saisi en termes de rentabilité économique maximale. Si la cure doit être brève, puisqu'elle va être remboursée par ces mutuelles, il est nécessaire d'optimiser le temps de chaque séance. Cela va de pair avec l'idée moderne que le temps est quelque chose qui se possède ou se peut acquérir. C'est un temps qui se paie. Il est fréquent d'avoir affaire à des sujets qui demandent combien de temps va durer chaque séance après qu'il ait été question des honoraires, comme s'il y avait un lien entre les deux.

L'intérêt qu'il y a à penser le temps de la séance ne tient pas en ce moment à la question des standards analytiques. Mais nous ne pouvons en faire omission: nous savons que la séance à durée fixe fut une erreur qui enferma les analystes dans un corset et eut de graves conséquences sur la cure dont elle fit une liturgie. Le temps chronologique, les 50 minutes de rigueur, octroient un pouvoir illusoire à l'analysant dans la mesure où ce temps fixé, convenu d'avance, renforce sa croyance en la maîtrise de son propre discours et de ce qui peut en émerger. Par ailleurs, elles rendent difficile, voire impossible à l'analysant de s'approprier la vérité qui a pu ou aurait pu émerger, un peu plus tôt ou peut-être un peu plus tard. Les effets qui en découlent se déclinent entre deux extrêmes: la promotion d'un tout du sens à chaque séance ou l'attente d'un sens toujours à venir *ad infinitum*. Comme nous le rappelle Lacan dans *Fonction et champ de la parole et du langage*: «l'indifférence avec laquelle la coupure du *timing* interrompt les moments de hâte dans le sujet, peut être fatale à la conclusion vers quoi se précipitait son discours, voire y fixer un malentendu, sinon donner prétexte à une ruse rétorsive».

«Occasion» était la déesse de l'opportunité. Un de ses pieds reposait sur une roue qui tournait rapidement, et l'autre restait en l'air. Dans sa main droite, elle tenait un poignard qui indiquait qu'il était nécessaire - l'occasion étant fugitive - de la capturer au moment où elle s'offrait, et de trancher tous les obstacles. Une fois passée l'occasion, tous les efforts pour l'atteindre seraient vains. Ce mythe montre clairement que la coupure à opérer dans la séance ne doit pas avoir lieu à n'importe quel moment et que ses effets se connaîtront seulement après-coup, si l'on a saisi l'occasion ou si l'on s'est trompé. Si cette coupure rend la séance brève, c'est justement parce que la brièveté se situe entre le sommeil et l'éveil, entre la roue qui tourne sans trêve ni repos et le pied en l'air. Entre l'assoupissement

et l'angoisse.

Le temps de la séance est inséparable du temps de l'analyse. L'un fait partie de l'autre. Les deux sont des temps du sujet, des temps pour le sujet dans son «se-faire-être».

Il n'est pas de sujet si ce n'est en référence à une altérité qui le précède. Emmanuel Lévinas, dans *Le temps et l'autre*, affirme que ce qui est en cause dans le temps est la relation même du sujet avec les autres, qui rompt la croyance du sujet en l'identité du moi avec lui-même. Le problème est que nous sommes actuellement témoins d'une tendance irrépressible à l'élimination de l'autre, de cette différence qui se manifeste dans les façons de penser ou de vivre de ce dernier. Nous sommes à l'ère de la globalisation.

En même temps se manifeste une autre tendance de plus en plus forte: chacun fait de sa manière de jouir un étendard au nom duquel sont réclamés tous les droits permettant de la soutenir. Nous sommes face à la culture du *queer*, que l'on a traduit par «bizarre». Le sociologue Vicente Verdú dit que désormais nous avons tous le droit d'être bizarres, briller, être unique, étrange aux yeux de tous. Les *queers* n'acceptent pas d'être englobés dans une catégorie déterminée comme celle d'homosexuels. Ils ne se sentent ni identifiés ni intégrés dans la classe des *gays*. Ce phénomène de plus en plus répandu ne renvoie pas à une défense du particulier de chaque sujet, en liaison à une vérité qui le concerne subjectivement: le *queer* donne à voir le jouir de tout un chacun. Il se montre tel aujourd'hui, et de la même manière il pourra se montrer autre demain. Il ne s'étend plus seulement aux inclinations sexuelles, mais encore aux sociétés, aux groupes, aux sciences, à la mode, au *design* des automobiles, aux relations amoureuses. Tout devient *queer*.

Temps difficiles pour la psychanalyse, plus que jamais symptôme de la modernité et de la science.

W. Benjamin nous a averti que l'art du récit touche à sa fin, que la capacité - que l'on croyait inextinguible - d'échanger des expériences, semble tout à coup nous avoir été ôtée et que la cause en est que l'expérience du récit - ce qu'il appelle le versant épique de la vérité - la sagesse, est en train de disparaître. Les histoires cessent d'être retenues quand on cesse de les colporter de bouche à oreille, puisqu'il est nécessaire, pour qu'on puisse continuer à les entendre, que l'auditeur s'oublie lui-même. Quand on tissait et filait, on pouvait écouter.

Ainsi, l'oubli de soi-même est nécessaire à l'écoute. Le moderne slogan du «sois-toi-même», l'autosuffisance et tous les mots en *self* ne vont pas précisément dans ce sens.

Aujourd'hui, dans la clinique, la clairvoyance de W. Benjamin éclate à nos yeux, lorsque se présentent des «personnes» qui souffrent dans leur corps des effets de cet impossible oubli de soi. Notamment des personnes qui demandent une guérison immédiate sans passer par l'expérience de ce qui serait leur versant épique de la vérité, par la traversée de ces marques signifiantes qui ont déterminé leur vie. Des personnes qui refusent de payer la guérison par leurs paroles, qui demandent une guérison chirurgicale, qui demandent justement qu'on les détache, qu'on les dépouille des morceaux, des débris du naufrage de leur fantasme, lambeaux d'histoire dans lesquels restent tatouées les marques de

l'Autre.

Nul doute que le marché des thérapies n'agite son leurre en offrant des guérisons qui, justement, n'impliquent pas ce voyage qui part du trauma pour culminer dans le symptôme.

Nous ne sommes plus au temps de Freud. Ces bouches qui parlaient d'or, grâce auxquelles Freud construisit sa théorie de l'inconscient, ne viennent plus consulter. Les hystériques actuelles ne sont plus les Dora, les Emmy, Lucy, Katharina, Elisabeth von R.; pas plus que les obsessionnels ne sont L'Homme aux rats ni les psychotiques, Schreber.

La rébellion des hystériques contre la guérison par l'hypnose permit à Freud de découvrir qu'il y avait en elles un désir lié au savoir de leur inconscient. Aujourd'hui le sujet hystérique se soumet à l'offre médicale, notamment à la chirurgie esthétique. Soumission qui, souvent, se solde par un échec, parce que le traitement par l'image ne sort pas le sujet de l'impasse de son désir. Echec qui parfois le conduit au divan.

Toutes ces variables ont une répercussion sur les cures. Il ne va pas de soi qu'elles commencent par un symptôme. Il est fréquent que beaucoup de temps soit nécessaire pour que celui-ci se constitue, et l'on n'y parvient pas toujours. L'inconscient a certes besoin de temps pour se révéler, mais dans la clinique actuelle quelque chose donne à penser que le temps est d'abord le temps d'enseigner au sujet qu'une histoire lui appartient, de le relier à ses coordonnées symboliques, afin qu'il oublie un peu l'image de son corps pour pouvoir écouter et lire ce qui, en son corps, pourrait être inscrit, qu'il puisse accéder à une mémoire et se responsabiliser au regard de sa douleur. Premier moment: approcher l'Autre du sujet. Par la suite, le temps ne manquera pas pour rapprocher le sujet de l'Autre.

Texte traduit de l'espagnol par Christophe Laudou (Madrid)